

LA BLESSURE EN HÉRITAGE. LA MÉMOIRE DOULOUREUSE DANS L'ŒUVRE DE SADEK AISSAT

THE WOUND AS AN HERITAGE. THE PAINFUL MEMORY IN SADEK AISSAT'S NOVELS

Sarah SLIMANI¹

UMB Boumerdes / Algérie
s.slimani@univ-boumerdes.dz

Résumé : Nous ambitionnons dans cet article, à analyser les articulations de la mémoire douloureuse, héritée d'un passé parfois lointain, dans l'œuvre romanesque du chroniqueur et romancier algérien ; Sadek Aissat, qui se compose de trois romans : *L'Année des chiens* (1995), *La Cité du précipice* (1998) et *Je fais comme fait dans la mer le nageur* (2001). Les textes étudiés sont marqués par une forte présence du souvenir, du fait que les récits soient structurés en aller-retour entre le passé et le présent. En outre, le rôle joué par la mémoire dans le déroulement des événements nous a encouragés à nous interroger sur son essence, son importance. De ce fait, nous nous posons les questions suivantes : les blessures du passé ressurgissent-elles à chaque fois que les personnages aissatiens font appel à leurs mémoires ? Les personnages ont-ils hérité de la mémoire douloureuse de leurs aïeux ? Comment s'articule la postmémoire dans l'œuvre de Sadek Aissat ?

Mots-clés : Aissat, mémoire, trauma, souffrance, héritage.

Abstract: The text we are analyzing has several peculiarities; the author differs from his contemporaries in many aspects. Reading the work of Sadek AISSAT, we noticed the almost permanent presence of memories, the narrative being organized in the form of back and forth between the past and the present. This role that memory seems to play, and more broadly memory in the text, encouraged us to take a particular interest in it. In addition, memory seems to be at the heart of the characters' wounds, having a particular relationship to their past, we notice that the articulation of this past through the individual or collective memory of the characters is complex, and at the very least ambivalent.

Keywords: Aissat, memory, trauma, suffering, heritage.

* * *

¹ Auteur correspondant : Sarah Slimani, s.slimani@univ-boumerdes.dz

La mémoire est la capacité d'emmagasiner les souvenirs ; éléments de notre passé individuel ou collectif. Son importance est telle que les philosophes, psychanalystes et hommes de lettres ne cessent de s'interroger sur son essence, en la mettant au cœur de leurs questionnements. Que serait-on si l'on oubliait au fur et à mesure notre vie vécue ? Si nous ne gardions aucun souvenir de notre passé, nos anniversaires, nos vacances, nos sorties mais aussi les événements qui nous ont effrayés, marqués, blessés ? Que serait notre vie si nous oubliions les visages de nos parents ? De nos enfants ? Privés de ses informations spatio-temporelles et événementielles, comment pourrions-nous savoir qui nous sommes en réalité ? Ces questions nous renseignent précisément sur l'importance de la mémoire dans la vie d'un être humain, sur différents plans. Sans la mémoire, les événements disparaîtraient au moment où ils se déroulent, dévorés par une instantanéité irréversible, comme s'ils n'avaient jamais existé. En plus de sauvegarder les données du passé, notre mémoire nous permet d'accumuler les expériences et de mobiliser cette accumulation pour les réutiliser dans de nouvelles situations. La mémoire est aussi un des vecteurs les plus importants de l'identité et de l'altérité, l'exemple le plus éloquent est l'absence du sentiment d'identité chez les personnes atteintes d'amnésie ou de troubles graves de la mémoire, ceux-ci perdent la conscience de leur identité au même temps que les données de leur passé, comme l'explique la critique française NIZZI : « Un être reste identique à lui-même dans la mesure où recueillant perpétuellement son passé dans son présent, et résumant ses propres changements, il demeure solidaire de sa tradition entière et constitue son être multiple et hétérogène en une essence ». (NIZZI, 2011 : 13)

C'est donc dans la perspective de sauvegarder cette mémoire, autant individuelle que collective, qu'un véritable travail est entrepris par les communautés par le biais de diverses formes de commémorations. Les artistes sont souvent sollicités pour immortaliser les événements ayant marqué leurs vies. Toutefois, il arrive que ces mêmes artistes retracent les contours d'une histoire qu'ils n'ont pas eux-mêmes vécue, mais dont ils détiennent des traces mémorielles de leurs entourages, comme hérités d'une autre génération. C'est ce que Marianne Hirsch appelle la post-mémoire en désignant les récits des enfants et petits-enfants de survivants de la seconde guerre mondiale. (HIRSCH, 2015 : 18) c'est autre type de mémoire, qu'on pourrait également qualifier d'« indirecte » est particulière dans la mesure où la médiation avec le passé se fait par l'intermédiaire de récits, de témoignages ou d'archives qui font office de référence. La postmémoire est définie plus largement comme étant les traces traumatiques d'un événement majeur transmises d'une génération à une autre, en d'autres termes, c'est la transmission transgénérationnelle de traumatismes collectifs engendrés à la suite d'événements

traumatogènes. Ce qui est intéressant dans ce type de travaux mémoriels c'est que les failles de la mémoire sont comblées par l'imagination.

Dans le cadre de cette recherche, nous comptons analyser les articulations de la postmémoire dans l'œuvre du romancier algérien Sadek AISSAT, qui se compose de trois romans : *L'Année des chiens* (1995), *La Cité du précipice* (1998) et *Je fais comme fait dans la mer le nageur* (2001), en interrogeant le rôle de la mémoire dans les récits aissatiens mais aussi, la transmission d'une génération à une autre de traces mnémoniques de traumas collectifs. Nous nous appuyons pour cela sur les travaux de Marianne Hirsch et Régine Robin (ROBIN, 2007 : 43) portant sur la mémoire et la postmémoire. Nous nous poserons donc les questions suivantes : comment s'articule la mémoire dans l'œuvre aissatienne ? y-a-t-il des traces mnémoniques transmises d'une génération à une autre ? les personnages aissatiens ont-ils hérité de la mémoire douloureuse de leurs aïeux ? Nous suggérons que les traumas collectifs sont transgénérationnels et que les effets mémoriels des événements majeurs se transmettent comme un héritage d'une génération à une autre.

1. Histoire, mémoire et trauma

Nous pouvons aisément cerner la grande importance de la mémoire, individuelle ou collective, dans la détermination de la conscience humaine, de l'identité du sujet et de ses rapports à l'Autre. Il n'est plus question aujourd'hui, effectivement, de mettre en doute le statut de la mémoire, après que la société humaine ait compris que celle-ci, son rapport au passé, était la seule garantie de sauvegarde de son identité et de sa conscience. Il suffirait pour cela de s'attarder un peu sur les commémorations multiples qu'organisent les associations, fondations et autres organismes pour raviver les souvenirs, rendre hommage au passé, le redécouvrir sous un angle nouveau, articulé désormais par la contemporanéité. La blessure psychique, nommée trauma est une souffrance intérieure que l'homme vit après une expérience extrême, et dont les traces et empreintes demeurent bien après l'avènement de cette expérience. Cette définition (LAUB, 2015) pourtant basique, rapproche les deux notions de trauma et de mémoire ; le passé. Le trauma est une blessure vécue dans un passé, proche ou lointain, et dont les répercussions se font sentir à court et à long termes, la mémoire est le lieu de l'articulation de ce passé, quel que soit sa nature. Il est donc aisé d'établir la corrélation entre ces deux notions. Le trauma se manifeste donc lorsque le passé est douloureux et le présent est incapable de prendre le dessus sur l'ombre de ces blessures anciennes. La mémoire est donc partie intégrante du trauma, sans que ce soit aussi simple de l'énoncer, car la mémoire du trauma s'articule en deux temps, comme l'a expliqué la psychanalyste espagnole CRUZ ESTADA, une mémoire douloureuse mais refoulée, celle-ci pourra refaire surface un jour avec l'avènement d'un élément mnésique, ou demeurera à jamais enfouie dans

l'inconscient en souffrance du sujet, et une mémoire active, qui regroupe la somme des événements et souvenirs blessants, qui, elle aussi, s'articule en deux temps ; une mémoire verbalisable, c'est-à-dire qui a acquis le langage métaphorique lui permettant d'extérioriser le mal passé, et une mémoire muette, incapable de symboliser la blessure. (CRUZ ESTADA, 2009 : 167)

La mémoire traumatique est donc une somme de souvenirs d'un passé révolu dans le temps mais qui demeure toujours présent dans la vie psychique de l'individu, et ayant évidemment des effets négatifs sur le long terme, et est à l'origine de troubles et de malaises qui s'articulent dans le présent.

La narration, seule voie/voix qui s'accommode de la mémoire traumatique dans sa fragmentation, son atemporalité et ses ambiguïtés, tente de rendre compte des blancs, silences et trous de cette mémoire douloureuse. Jacques DERRIDA considère que la narration est frayée de traces mnémoniques qui constituent les empreintes de cette blessure que la mémoire veut taire ; « le mouvement de la trace est décrit comme un effort de la vie se protégeant elle-même en différant l'investissement dangereux, en constituant une réserve. » (DERRIDA, 1967 : 34), le philosophe français considère le jeu de renvois entre le texte conscient et le texte inconscient comme la marque d'une écriture de la trace.

Le récit aissatien est organisé autour de va-et-vient entre le présent et le passé ; les souvenirs foisonnent dans le texte et les personnages appréhendent souvent le présent à la lumière d'un passé, parfois lointain. La mémoire joue un rôle très important dans le texte, celui de nommer les douleurs, malaises et étourdissements du présent. Le narrateur remonte parfois à un passé lointain, oublié de tous mais dont les effets demeurent ancrés dans chacun des personnages. Arrêtons-nous par exemple sur un épisode, répété à plusieurs reprises dans les trois romans : les narrateurs-personnages évoquent le temps précolonial, en rapportant les souvenirs que la mère leur a légué dès leur enfance : « Elle évoquait à satiété ses aïeux, aimait procéder à haute voix au recensement de ses ascendants, tous chorfas, noblesse dont le pouvoir, fondé sur la propriété et la religion, fut ruiné par la colonisation. » (AISSAT, 1995 : 87), ce souvenir redondant, d'où la métaphore « à satiété » qui renvoie à une abondance, une répétition à volonté, retrace l'histoire de toute une famille, a été répété trois fois dans le premier roman, deux fois dans le second et deux dans le dernier, c'est dire son importance et le rôle qu'il joue dans le récit. La mère, en effet, se remémore l'origine noble de sa famille à chaque fois qu'elle souffrait de son présent, dans lequel pauvreté, solitude et impuissance se conjuguèrent ; ce passé qui fut rayonnant a laissé place à un présent terne et sans vie. Ainsi, nous pouvons dire que ce personnage eut une réaction traumatique à des événements qu'il n'avait pas lui-même

vécus, ce qui nous pousse à nous intéresser, à ce niveau d'analyse, à la transmission transgénérationnelle des traumatismes. Il est vrai que la colonisation a eu des répercussions, à long terme, aussi bien au niveau culturel, social que psychique, causant une véritable déstructuration sociale des populations autochtones, et une dépersonnalisation aux niveaux culturel et identitaire, comme l'explique clairement Frantz Fanon dans *Les Damnés de la terre*. (FANON, 1961) Toutefois, ce qui nous intéresse le plus, ce sont ses effets psychiques, inconscients et traumatiques. La colonisation a été une entreprise de dépossession qui a sévi dans le monde, et qui a atteint son apogée au 19^{ème} siècle, l'Algérie, comme la quasi-totalité des pays africains a été l'objet de cette entreprise. Outre son aspect physique, économique et géographique, la colonisation a perpétré un trauma historique indéniable qui se transmet de génération en génération sans pouvoir être intégré dans la conscience et la mémoire collectives du pays. La blessure narcissique qu'avait infligée le colonisateur à l'Algérien ne s'est jamais refermée et les cicatrices de cette dernière demeurent palpables encore aujourd'hui. Cette question fut traitée par un nombre considérable d'experts ; sociologues, anthropologues, psychologues et ethnopsychanalyses n'ont cessé d'examiner les effets néfastes de l'entreprise coloniale à long terme sur les populations des ex-colonies.

La colonisation a ainsi généré un stress traumatique intolérable et cumulatif en plus d'un deuil symbolique non accompli qui se transmet à travers une mémoire blessée. Cette expérience collective d'un bouleversement extrême qui s'articulait à tous les niveaux de la vie sociale constitue désormais un héritage commun d'un souvenir d'impuissance et de défaite. La suite de la narration porte la trace de cette blessure mémorielle ; « la défaite et le sénatus-consulte ruinèrent la tribu et ses membres s'éparpillèrent sur les chemins de l'exil. ». (AISSAT, 1995 : 112) Le lexique choisi nous renseigne parfaitement sur la pénibilité de ce souvenir ; défaite, ruine, éparpillement et exil pourraient être considérés comme le champ sémantique de la déchéance. Cette partie meurtrière de l'histoire du pays a beau faire partie d'un passé lointain, ses blessures demeurent encore vives dans la mémoire collective, ainsi ; « la pathologie tient au fait que le passé envahit le présent sous la forme d'expériences et d'agissements vécus à nouveau, et aux efforts que fait la personne pour se défendre contre les conséquences ». (ANTZE et LAMBREK, 2007 : 12)

Nous comprenons donc que cette blessure narcissique avait engendré un véritable trauma, celui de la colonisation qui se transmet, tel un héritage, de génération en génération, de sorte à ce que les descendants ressentent le même malaise, la même agression que leurs ancêtres. Cet aspect pathologique de la relation au passé commun, le rapport à la mémoire n'est pas propre à l'Algérie mais est commun à toutes les nations ayant été colonisées. Dans notre corpus justement, nous retrouvons un élément, pour le moins

surprenant ; dans un délire fiévreux, un des personnages-narrateurs se crée de nouvelles identités : Moncef l'indien, Moncef le nègre :

Il est un vieil indien, pendu il y a des siècles par les hommes blancs, là, au pied de cette palissade, à l'orée du verger. [...] puis ils ont traversé la mer avec leur grand vaisseau et ont capturé Moncef le nègre dans la savane africaine. [...] et Moncef a trimé, a bramé de peur et hurlé de haine et de rage contenue. Longtemps, tellement longtemps. (AISSAT, 1998 : 234)

Cet extrait rapporte cette douleur ancestrale héritée des aïeuls, que tous les hommes opprimés, blessés dans leur amour propre et leur dignité peuvent ressentir. Le prénom accordé à ce personnage est symbolique ; en arabe, il signifie l'impartial, l'homme juste. Le choix de ce prénom serait, à notre sens, dans une logique d'opposition dans le but de créer un contraste flagrant entre l'impartialité de ces personnages et l'injustice de ces entreprises coloniales qui n'ont de cesse de déposséder l'homme de son humanité. Ici, l'auteur rapproche les destins des deux hommes, en leur attribuant le même nom mais aussi la même fin, celle d'être pendu par l'homme blanc. Cette pendaison, mort douloureuse et lente, ferait référence, selon nous, à l'étouffement des cultures et identités autochtones. À travers ce paragraphe également, nous retrouvons le lexique de la douleur et de la déchéance, ressemblant à celui que nous avons retrouvé dans l'extrait qui portait sur les ancêtres de la mère ; trimer et bramer renvoient à cette errance symbolique, mais peut-être aussi psychique qu'ont vécue ces hommes opprimés à travers les siècles. La haine, la rage et la peur évoquées ici sont les traces de la blessure narcissique provoquée par l'entreprise coloniale. Cette blessure a été expliquée par le socio-psychanalyste canadien Alain Young :

Ces études contribuent à expliquer comment les peuples des Premières Nations ont été traumatisés dans un contexte global et que ce contexte global de traumatisme et de souffrance produit les mêmes réactions psychologiques et sociales sur les victimes de traumatisme, sans égard à leur origine culturelle ou à leur expérience directe avec la source initiale du traumatisme. (YOUNG, 2011 : 56)

Ainsi, le trauma historique causé par la colonisation est devenu une expérience collective de la douleur, de la souffrance et de la dépossession. Cet héritage a été légué aux générations successives sous forme de souvenirs de l'impuissance et de la perte, et expérience d'une rencontre mortifère avec un Autre hégémonique. Ces événements, universels dans leurs effets, ont été vécus par toutes les générations comme un éventail de troubles et de bouleversements, à plusieurs niveaux, que les populations des anciennes colonies continuent encore aujourd'hui à éprouver.

Il est intéressant de nous arrêter sur un autre point et de le regarder de plus près, celui de la culture orale. Sadek AISSAT a mis justement le lien entre la mémoire ancestrale de sa mère et la culture orale à laquelle celle-ci appartenait. Représentée par la figure du poète, arrière-grand-père du personnage, qui a été dépossédé de ses terres et de toutes

ses possessions, la culture orale a été condamnée à l'errance et même à l'exil. Cet extrait et la symbolique qu'il véhicule a retenu notre attention :

Mon arrière-grand-père était un poète. Je l'imaginai, assis entre des sacs en toile de jute face à la mer, le soir, à la tombée du jour, en cet instant fuyant du crépuscule où le soleil abdiqua, lui, les os douloureux, tissait des vers dans sa tête, que plus jamais personne n'appréciera, il erra d'exil en exil, sans terre ni poésie. (AISSAT, 1995 : 136)

Évoquer le crépuscule, dans cette optique, est une métaphore qui renvoie à l'échec et la décrépitude, comparant la vie du personnage (arrière-grand-père) à une fin de jour et concrétisant son déclin et celui de sa poésie. Une autre image rejoint la symbolique de la chute dont fut victime ces personnages ressuscités d'un passé lointain, « *le soleil abdique* », personnification qui a présenté le soleil comme étant une personne, qui abandonne son combat et décide d'abdiquer. Nous pensons que le soleil dont il est question ici renverrait à la culture orale, autochtone qui a été quasiment réduite en cendres par la colonisation. Ce déclin n'est pas celui des ancêtres uniquement mais plutôt celui de la culture et de l'identité à laquelle elle se rapporte. Dans ce sens, il est avéré que la mémoire est une des plus importantes constituantes de la culture orale, ce qui expliquerait ce retour inopiné de l'auteur à ces épisodes lointains de l'histoire familiale. Comme l'explique Michel DE CERTEAU dans *L'Écriture de l'histoire*, les cultures à traditions orales accordent une importance plus qu'essentielle à la mémoire qui est considérée comme le substrat même de cette culture, en lui accordant le rôle double de vecteur et de lien/lieu de sauvegarde ; « on insiste beaucoup sur la mémoire, non seulement sur la mémoire privée [...] Mais aussi sur la mémoire collective de l'auditoire [...]. Ce genre de mémoire est contenue, non pas à l'extérieur de celui qui se souvient, mais dans les mots, les rythmes, les gestes et les performances des souvenirs réinterprétés. » (DE CERTEAU, 1975 : 98). La mémoire est donc pour les cultures à tradition orale un des piliers les plus importants, d'où le rôle qu'elle joue dans la sauvegarde de celle-ci. Ainsi, son rôle psychique est tout aussi important car elle relève évidemment du passé mais elle est inhérente également au présent et à l'avenir.

Cette mémoire traumatique de la colonisation s'est manifestée dans notre corpus de façon inattendue, insérée dans des discours de folie ou de délire, ce qui nous fait penser justement au refoulement d'une mémoire blessée qui refait surface au conscient du sujet à un moment donné. Nous pensons également que cette période de l'histoire de l'Algérie peut être considérée comme le noyau de la mémoire traumatique qui se manifeste dans notre texte de façon explicite et implicite, et que l'enchaînement des événements douloureux et traumatogènes a constitué une continuité fortement traumatique. En effet, ce noyau est chargé d'une telle perte, imprégné d'une telle tristesse et de deuil que son

poids constitue un fardeau mnésique, qui oscille entre le désir d'oublier et la nécessité de s'en rappeler. Ce qui constitue le cœur de la question de la mémoire traumatique.

2. La mémoire malheureuse

Sadek AISSAT, dans toute son œuvre organise son récit en va-et-vient entre le passé et le présent, les personnages-narrateurs passent d'une description actuelle à un souvenir marquant tout au long de leurs interventions dans le récit. C'est dire le rôle joué par le passé, et donc la mémoire dans son écriture. Ses souvenirs sont parfois bienheureux, ils sont souvent présentés comme refuge, face à un présent trop cruel, comme c'est le cas par exemple lorsque le personnage-narrateur de *L'Année des chiens* sort une vieille photo de classe jaunie par le temps à chaque fois qu'il sent son étouffement et son malaise s'accroître. Cet épisode que nous retrouvons également dans le troisième roman *Je fais comme fait dans la mer le nageur*, nous fait penser à ce passé, paisible, duquel les personnages sont nostalgiques. Analysons par exemple l'extrait suivant : « Je tire la porte de la chambre et mets la clef sous le paillason. Je ne possède rien qui ait de la valeur. La cassette d'El Anka et la photographie de classe jaunie ne quittent jamais ma poche, même que mon passeport. »(AISSAT, 2001 : 301), à travers ce paragraphe, le personnage-narrateur du roman fait l'inventaire de ce qui lui est essentiel, ce dont il ne peut se passer et qui l'accompagne à chacune de ses sorties : la cassette d'El Anka, chanteur algérien de châabi duquel l'auteur est un incondicional, et dont la musique et la poésie rythment toute l'œuvre, et la photographie de classe jaunie, qui symbolise ici la mémoire d'un passé révolu et lointain, puis le passeport qui est une allégorie de l'identité et l'appartenance nationale à un pays. Ainsi, ces trois éléments jouent un rôle fondamental pour l'équilibre du personnage. Ce que nous retenons, c'est la sollicitation de « la photographie de classe jaunie » à trois reprises dans les romans, à chaque fois que le personnage ne se sent plus d'attaque pour faire face à un présent extrêmement compliqué. Cette photographie, souvenir figé sur un papier renvoyant des images apaisantes, a joué le rôle d'un refuge pour notre personnage, d'une échappatoire. Cet épisode ne fut pas le seul, dans *La Cité du précipice*, la mère, Zohra, en perdant son fils cadet, âgé d'à peine 18 ans, tué dans un accrochage, n'a pas réagi sur le coup ; elle s'est tue se réfugiant dans des souvenirs lointains, d'un temps plus clément : « le fracas des rafales l'a fait tressaillir. Elle a chassé le pressentiment venu l'assaillir en se réfugiant dans le souvenir, elle est demeurée prostrée, livrée à une hébétude qui l'a sortie du présent. »(AISSAT, 1998 : 234). Zohra savait pertinemment qu'elle allait vivre un cataclysme, la perte tragique et inattendue de son propre fils, le moment présent promettait une telle souffrance qu'elle a préféré se réfugier dans le passé, dans le giron de ses souvenirs de petite fille, elle a voulu échapper au présent. Parfois, ce dernier est « probablement trop horrible pour que l'on veuille regarder dans cette direction ». (AISSAT,

1998 : 276) Il s'agit ici d'un présent plus pénible que le passé, dont le caractère extrême dépasse les capacités d'intégration psychique des individus, ce qui les accule à détourner, symboliquement, le regard.

Dans le sens inverse, il est des situations où le passé est si problématique que la mémoire en devient douloureuse voire malheureuse. Ce cas de figure est loin d'être rare ; combien de personnes, victimes d'expériences extrêmes, effacent de leur mémoire l'événement traumatique et deviennent amnésique, ne serait-ce que partiellement ? Combien de fois les personnes préfèrent occulter un passé trop douloureux et de ne plus en parler ? Dans ce cas, les souvenirs reviennent parfois en bribes, sous forme de fragments, ou encore, la victime les refoule et met cette pratique inconsciente sur le compte de l'oubli.

Dans l'œuvre aissatienne, la mémoire est presque toujours présentée sous forme de fragments lorsqu'il s'agit d'un événement extrême. C'est dire que les personnages sont incapables de se remémorer les événements dans leur intégralité, ce qui est dû, certainement, au caractère excessif des événements vécus. Le trauma s'articule effectivement sous des mémorisations fragmentaires, la victime revoit des scènes, des visages, entend des bruits, mais n'arrive quasiment jamais à reproduire la continuité temporelle de l'événement traumatique vécu. L'extrait qui suit nous en dira davantage :

Lotophage, je n'ai plus qu'une mémoire hoqueteuse, ânonnante ; seule reste intacte sa faculté de s'alarmer promptement dans un mouvement de panique dont le seul effet est de l'enrayer, comme une arme passablement rouillée, ou de produire dans mon ventre ces sauts grotesques qui gagnent le reste de mon corps et le couvrent de ridicule. (AISSAT, 1995 : 123)

Ce paragraphe, foisonnant d'images et de figures, reproduit les manifestations complexes de la mémoire traumatique. D'abord le personnage-narrateur se définit comme étant un lotophage, peuple imaginaire évoqué dans *l'Iliade* et *l'Odyssée*. La particularité de ce peuple, mangeurs de fleurs de lotus, est qu'il oublie instantanément d'où il vient et qui il est. Cette comparaison renvoie à l'amnésie du personnage, ayant perdu sa mémoire, ou ce qu'elle implique ; passé et histoire. Symboliquement et psychiquement, la mémoire étant une composante principale de la construction de soi, la perdre signifie perdre une partie de soi, la plus profonde. La personnification « mémoire hoqueteuse », littéralement qui a le hoquet, fait penser à une personne qui émet des sons saccadés, agitée par une secousse brusque du diaphragme. Ceci renvoie à l'aspect surprenant mais aussi à la gêne occasionnée par un tel effet. Une mémoire hoqueteuse serait, selon nous, une mémoire qui reproduit des souvenirs par fragments, de façon inattendue. « Ânonnante » signifie elle, hésitante, se dit d'une personne n'ayant pas appris sa leçon et la récite de façon entrecoupée. Ces deux images, deux personnifications en l'occurrence, évoque la mémoire comme un ensemble de morceaux, de bribes de souvenirs qui reviennent presque par surprise. La phrase suivante continue dans le même sillage ; toujours dans la personnification, la

mémoire est présentée comme une personne qui s'alarme et panique devant un élément donné. Cette image symbolise une mémoire effrayée, blessée et souffrante. Ce lexique est justement celui du trauma, s'alarmer qui signifie éprouver une grande angoisse et inquiétude et la panique sont des caractéristiques des réactions traumatiques. Dans ce paragraphe, l'auteur a opté pour une stratégie d'écriture particulière ; la personnification. D'autres extraits portent sur la même idée, celle d'une mémoire en fragments, ayant perdu son unité synchronique, prenons l'exemple suivant : « elle en a conservé des bribes, les porte comme douceurs mais qui parfois, éveille en elle la brûlure des écharde de l'amertume. ». (AISSAT, 1998 : 289) Cette phrase confirme l'idée de la fragmentation de la mémoire « des bribes » étant des morceaux épars, la mémoire, loin de se structurer selon la temporalité des événements vécus, a dû, sous l'effet du choc produit, se morceler en d'innombrables parties, qui reviennent sous forme de souvenirs imprécis, d'images orphelines. Cet extrait porte également sur la douleur que peut provoquer ce souvenir ; la métaphore « *éveille en elle la brûlure des écharde de l'amertume* », hautement symbolique, renvoie aux blessures perpétrées par les expériences douloureuses. Le lexique de la douleur que nous constatons ici est explicite : brûlure, écharde et amertume sont des mots dont les sens englobent tous un aspect douloureux. De ce fait, cette mémoire dont il s'agit ici est blessée et donc blessante, elle est la trace de leur souffrance, le témoin d'un passé tourmenté. Un dernier exemple nous servira de conclusion à cette idée de la mémoire douloureuse ; « *combien d'années ont passé depuis ? Tout cela semble si loin. Pourtant, il conserve intacte la mémoire du trouble qui l'avait tétanisé.* » À travers cette phrase, l'auteur nous permet, usant d'images métaphoriques, de conclure que la mémoire conserve les épisodes difficiles de la vie d'un sujet, en figeant les sentiments de peur, d'angoisse ou d'effroi qu'il aurait ressentis. L'adjectif « *tétanisé* » qui signifie paralysé traduit parfaitement l'effet de l'événement sur la personne. L'expérience traumatisante ne se vit pas sur le coup, et c'est justement là toute sa particularité, elle se vit *après-coup* et est immédiatement emmagasinée dans la mémoire, elle est parfois ressuscitée par bribes, fragments de souvenirs, elle est d'autres fois, refoulée, déplacée vers l'inconscient, elle ne refait surface que bien plus tard, souvent sous forme de rêves ou de délires. Ce qui est intéressant à signaler, c'est que les souvenirs douloureux, ceux provoqués par des événements pénibles, extrêmes sont plus à même de constituer une mémoire malheureuse, car ils réveillent une blessure enfouie dans le for intérieur de la personne, idée que NIETZSCHE lui-même confirme :

On applique une chose avec un fer rouge pour qu'elle reste dans la mémoire : seul ce qui ne cesse de faire souffrir reste dans la mémoire - c'est là un des principaux axiomes de la plus vieille psychologie qu'il y ait eu sur la terre (et malheureusement aussi de la psychologie qui a duré le plus longtemps). (NIETZSCHE, 1887 : 324)

« *Seul ce qui ne cesse de faire souffrir reste dans la mémoire* », même si cette réalité est loin d'être absolue, car nous conservons également de beaux souvenirs dans notre mémoire, mais il s'agit ici d'une mémoire beaucoup plus profonde, intérieure que la simple fonction cognitive de sauvegarder des éléments qui appartiennent au passé et qui ont été transformés en souvenirs. Il est question plutôt de la mémoire de l'âme et non celle des sens, dans cette perspective, un extrait de notre corpus traduit cette mémoire profonde ; « je ne gardai de cet instant qu'une mémoire mnémonique, physique, celle de mon corps bandant ses forces pour refuser l'oubli dans lequel je sombrais. Ce jour-là, mon âme a perdu sa virginité. » (AISSAT, 2001 : 398)

Ce paragraphe extrait de *Je fais comme fait dans la mer le nageur* traduit parfaitement ce clivage qui existe entre différentes mémoires ; c'est-à-dire qu'il y a la mémoire du corps, celle des sens qui se contente de sauvegarder des bouts du passé, qu'elle transforme très vite en souvenirs et cette mémoire profonde, enfouie au fond de l'être et qui constitue justement un capital symbolique d'un passé fortement marqué par les blessures éparses. Le personnage, dans cette phrase, s'efforce de ne pas oublier ce passé, quoi qu'il fut très pénible, la métaphore « mon corps bondant ses forces pour refuser l'oubli » renvoie à une volonté presque inconsciente de sauvegarder des traces de ce passé. Le corps, personnalisé ici, s'interdit l'oubli et mobilise tous ses sens pour le braver. Nous comprenons que l'oubli représente la disparition de la trace que l'on garde de son passé, cette trace étant le témoin des événements vécus ou même subis, elle traduit la permanence de la blessure dans la psyché, et pourtant, l'oubli, qui semble pourtant salvateur, ne semblent pas être le bienvenu. Beaucoup d'extraits traduisent cet oubli comme étant la disparition d'une partie de soi avec le passé.

Dans cet article nous avons abordé la mémoire comme partie intégrante de la vie psychique des personnages, notamment après des événements extrêmes vécus. Nous avons ainsi supposé que la mémoire, est le lieu privilégié où s'articulent les souvenirs traumatiques. D'abord, nous avons tenté de démontrer que le passé demeure fortement présent dans l'inconscient des personnages, malgré les mécanismes mobilisés afin de l'étouffer, lorsqu'il est difficile à assumer. Ensuite, nous avons tâché de mettre en relation la mémoire, l'histoire et le trauma en affirmant que le trauma est sauvegardé par la mémoire qui oscille souvent entre le besoin d'oublier ou de refouler et la nécessité de se remémorer les faits douloureux. Enfin, nous avons pu conclure que la mémoire devient malheureuse lorsque les souvenirs qu'elle fige émanent de blessures profondes.

Références bibliographiques

- AISSAT S. 2001. *Je fais comme fait dans la mer le nageur*. Paris. L'Aube. et Alger. Barzakh.
- AISSAT S. 1995. *L'Année des chiens*. Paris. Anne Carrière.
- AISSAT S. 1998. *La Cité du précipice*. Paris. Anne Carrière
- ANTZE P. & LAMBEK M. 2007. *Tense Past: Cultural Essays in Trauma and Memory*.
- CRUZ ESTADA M. 2009. *Du trauma à la mémoire*, ERES | « Analyse Freudienne Presse » 2009/1 n° 16 | pages 11 à 21. <https://www.cairn.info/revue-analyse-freudienne-presse-2009-1-page-11.htm>
- DE CERTEAU M. 1975. *L'Écriture de l'histoire*. Paris. Gallimard.
- DERRIDA, J. 1967. *L'écriture et la différence*. Paris. Le Seuil.
- FANON F. 1961. *Les Damnés de la terre*. Paris. François Maspero.
- HIRSCH M. <https://doi.org/10.4000/temoigner.1274>
- LAUB D. *Coq-Héron* n° 220 « Une clinique de l'extrême » et n° 221 « La vie des morts parmi les vivants », 2015.
- NIETZSCHE F. 1887. *Généalogie de la morale*, deuxième dissertation, traduit par Henri Albert, § 3, Paris, Ed. Mercure de France.
- NIZZI M.-C. 2011. « Le Propre et l'Étranger : le concept d'identité vécue en première personne. » Philosophie. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2011. Français. fftel-00598343f.
- ROBIN R. 2007. *Un passé d'où l'expérience s'est retirée* Dans *Ethnologie française* 2007/3 (Vol. 37), pages 395 à 400.
- YOUNG A. « The self-traumatized perpetrator as a "transient mental illness" ». *Évolution Psychiatrique*, 67(4), 630-650.